

Exercice de l'adieu par Marie Alloy

Deux présentations du livre de Jean Pierre Vidal, par Marie Alloy

« Ne jamais essayer d'arranger les choses. Les choses et les poèmes sont inconciliables. Il s'agit de savoir si l'on veut faire un poème ou rendre compte d'une chose (dans l'espoir que l'esprit y gagne, fasse à son propos quelque pas nouveau). Francis Ponge, La rage de l'expression

I

Mettre au jour et à jour

Il est bon de savoir que les notes, textes en prose, ou en vers, qui composent ce livre de Jean Pierre Vidal « Exercice de l'adieu » ont été écrits en **2008-2009**. Un désir de continuité est à l'œuvre, quels que soient les intervalles de temps. La chronologie garde une importance dans ce travail d'écriture de vie, au quotidien depuis de nombreuses années. Mais il s'agit seulement ici d'un cadre chronologique, sans repérage exact de la succession des jours. Le but visé n'est pas la rédaction d'un journal mais la réactualisation du passé dans un questionnement continu de l'expérience vécue, (reliée à des périodes de lectures au long cours : Maître Eckart, Ponge, Joubert, Munier, La Rochefoucauld...). La « vérité » du passé vécu est parfois trouvée, presque toujours perdue. Il s'agit pour l'auteur d'en écrire les approches successives que seule la publication viendra fixer et rompre définitivement. Ainsi faisait Ponge qui reprenait ses textes, certains très anciens, pour les repenser sans cesse. Le passé est relu à la lumière du présent et le présent à travers les filtres de l'expérience passée. C'est un perpétuel va et vient dans une recherche de continuité. Tout cela se distingue du journal au sens des écrits de Pierre-Albert Jourdan, Jaccottet ou Paul de Roux, pourtant lectures permanentes de l'auteur. « *Le journal essaie de retenir, moi non, j'essaie de mettre au jour et à jour.* » Ainsi faisaient Gustave Roud, Francis Ponge ou Du Bouchet, qui n'ont pas cessé de retravailler leurs textes. « *Il existe des points de coïncidence entre présent et passé qui nourrissent le présent.* » (J.P Vidal)

L'auteur ressent dans sa démarche une profonde proximité avec les moralistes du XVII^{ème}. Il ne veut pas tricher avec la chronologie. Il y a des époques morales dans la vie, qui correspondent à des états du corps et de l'esprit mais aussi de la société. « *Je vise à susciter une inquiétude quant à la vie qui est menée, celle des autres et la mienne* » me dit Jean Pierre Vidal. « *J'ai grand souci de la phrase, de la juste formulation de chaque chose vécue qui doit trouver son énonciation exacte, voire même sa maxime.* » C'est pourquoi l'auteur est à la recherche d'un langage qui rejette l'invention et l'imaginaire pour trouver la formulation la plus exacte possible de ce qui a été vécu et rencontré.

Dans ce livre, la composition n'est pas non plus thématique ; elle témoigne d'états de l'esprit et du monde (comme on pourrait parler d'états en gravure). L'écriture s'y révèle comme trajet mental, support et lieu inépuisable de réflexions pour tenter d'habiter encore, de façon toujours renouvelée, ce qui fut vécu. Grand lecteur d'auteurs aux orientations variées, voire opposées, Jean Pierre Vidal trouve nécessité intérieure à se relire, pour relier, toujours plus au présent, ce qui fut à ce qui est, dans son poids d'épreuves, de doutes, beauté et respirations. A la lecture des autres, il peut toujours plus précisément ajuster sa propre position, ses choix impliquant à chaque fois la totalité de sa vie.

Cette décantation du vécu, sa temporalité, n'est nullement nostalgie du passé. Elle s'inscrit au quotidien, soumise à un impératif exigeant de justesse, d'approche véridique du sens qui traverse actes et pensées. D'un livre à l'autre, nous en recevons le témoignage. Ce n'est pas seulement de notes qu'il s'agit, comme pour la plupart des journaux où la biographie s'affiche en tant que telle, mais d'un effort continu pour penser les « transformations silencieuses » et existentielles qui mettent en jeu mémoire et amour, nature et culture. Ces transformations se manifestent par une composition du livre qui, de ce fait, n'est ni journal ni carnets au jour le jour. Ainsi les dates qui servent de bornes de repérage temporel ne sont-elles pas mentionnées dans ce livre.

Du souci de la phrase au souci du livre en son entier, l'auteur compose un temps autre, propose une lecture du temps qui n'est pas hors du temps, mais ce qui le constitue en chacun de nous, comme si nous étions faits de ces instants. Jean Pierre Vidal sait que chaque événement vécu ne peut se

suffire du repérage par date, heure ou mois car l'important est justement d'écrire un texte qui dépasse la validité de la journée, lui apporte un nouveau sens, perpétue ou suscite d'imprévisibles rebondissements.

Par l'effort d'écriture et le rapport à l'autre que sont toute lecture nourrissante et toute rencontre humaine, la pensée se cherche et se découvre petit à petit. Elle dessine, sans le décider, son projet au plus vivant. Ses références sont peu nombreuses mais fondamentales : Rimbaud, André Dhôtel, Simone Weil. Sans trêve, l'auteur interroge une terre perdue, natale, interroge cet abîme du temps et de l'espace qui sépare êtres et lieux et ne peut réparer son unité perdue qu'en trouvant la bonne distance, cela jusque dans l'écriture. Je pense aux livres « Adieu » ou à « Requiem » de Gustave Roud ou à « La mort de Virgile », où Hermann Broch écrit : « Celui-là seul qui vit dans l'empire intermédiaire [...] celui-là seul a une vision de la mort. »

Ainsi y a-t-il, assumées, dans les pages du livre de Jean Pierre Vidal, une force vitale et une fragilité - un instinct tourné vers l'amour comme providence, et une poésie qui est essentiellement manière d'être au monde. L'enjeu de la poésie est autant dans la langue que dans la vie même ; elle est une expérience du langage aux prises avec le risque de toute rencontre - une manière singulière de se rebeller contre ce qui opprime la conscience (comme le primat des mots sur le sens profond). L'écriture est pensée où prose et poésie s'échangent d'entrée de jeu, gardent souci du monde, de ses aliénations, sans vaine littérature ni oubli de la finitude. L'homme est au centre, l'homme réel et vrai, qui n'a souci que d'aller à la rencontre pour tenter de « *comprendre le monde sans le saisir* ».

II

Le témoin en personne

Il y a des livres dont on ne peut emprunter les voies ou suivre les lignes qu'en prenant le bon aiguillage. C'est, dans celui-ci, nécessité. Se défaire de tous ses bagages pour lire à nu, dans le vif du vécu. Étrange d'apprendre qu'un aiguillage est composé d'une partie mobile et d'une partie fixe et que la partie où se croisent les voies est appelée *le cœur*. Ici l'auteur nous place à la croisée de ses mouvements les plus

intimes, sans se masquer. Ses notes ont décanté l'expérience vécue et l'auteur cherche à en tirer pensées et forme d'enseignement. Son écriture est un témoignage vivant, un « *Exercice de l'adieu* ».

L'écriture « *ne vise qu'à retrouver ces moments où la grâce m'a été donnée* » dit Jean Pierre Vidal. Par l'attention à l'autre, la contemplation, l'observation sévère ou l'admiration spirituelle, la présence partagée trouve sa juste amplitude. Mais comme l'écrit Dante dans le dernier chant du Paradis : « *La personne même du témoin est ce témoignage.* »

L'auteur questionne ici la perte, la finitude, l'inachevé, le manque et le manquement à l'autre. Il témoigne des souffrances et des difficultés à vivre et penser ce vécu. Il témoigne des beautés passagères et celles, plus durables, qui éclaircissent les jours mais dont on finit par être séparé.

Comment écrire ce qui fut vécu, qui dépasse le pouvoir des mots ? « *Comme est celui qui voit en rêvant ce qui, après le rêve, laisse une impression profonde et aucun souvenir ne revient* » (Dante), le poète écrit à partir de cette vision imprimée dans le cœur, mu par un désir de vérité et d'unité. Son travail est une réflexion autour de la mémoire et de l'acte d'écriture où le témoin finalement compte plus que le témoignage. Mais y aura-t-il un témoin pour le témoin ? (Ce fut la question de Paul Celan)

Il s'agit d'une disposition d'esprit, d'une disposition vitale en regard de toute existence. Être le témoin en personne, singulier et anonyme.

Tenter d'établir une relation sincère, profonde, au monde, par un vrai « *travail d'amour* », détaché des conventions sociales. Chercher à percer en l'autre sa voix, tenter de l'aider à trouver sa place en lui rendant grâce, cette place si singulière venue de l'enfance. Il s'agit d'apprendre ensemble à se reconnaître dans l'inscription véridique des différences. L'auteur, en moraliste, devient un élément conducteur, un poète libre d'aller, de créer en chacun l'élan d'un mouvement bienfaisant, une forme de mutation éthique.

Chaque rencontre, dans ce livre, est chemin d'obéissance– est écoute

et dénuement, un lieu de paroles et d'amour que rien n'apaise, avec parfois le sentiment d'une étrangeté irréconciliable de l'autre en soi. C'est un travail de dépossession par l'écoute attentionnée de la souffrance et de la beauté du monde, pour un surcroît possible de vie.

Si le langage va souvent au-delà de la réalité, la devance ou la précède, l'auteur cherche à tenir le présent vécu dans une exactitude toujours à reformuler, à repenser. Son écriture s'ouvre autant à l'absence qu'à cet insaisissable présent que l'attention dilate, lui donnant forme et sens.

©Marie Alloy (tous droits réservés)